

Puis, ce silence l'épouvantait soudain. Il fallait parler, parler à tout prix, ne point se laisser enliser ainsi par des rêveries folles, un amas de pensées plus fuyant en son cerveau que le sable du désert sous les pieds.

Il ne le pouvait pas.

Tout dans sa tête tourbillonnait.

— Que doit-elle penser de moi ? Je dois lui faire l'effet d'un personnage aussi sot qu'impoli !

Non, Simone était heureuse de marcher appuyée sur son bras, de régler son pas sur le sien, de respirer le même air. . . .

Elle interrompait la rêverie troublée du jeune homme par un mot, une question, une remarque.

Il y répondait du mieux qu'il pouvait, essayant de fixer son esprit sur le sujet quelconque qu'elle lui fournissait, s'y cramponnant ainsi que le noyé après une branche tendue à portée de sa main, puis, honteux de lui-même, de ce bavardage déraisonnable, il se taisait tout à coup.

Simone ne semblait pas remarquer le trouble de Georget.

Elle lui parlait comme à son camarade d'enfance, un parent de son âge ; Fanchon bientôt serait sa sœur, Georget deviendrait son frère.

Elle se sentait aussi à l'aise avec Georget qu'il était, lui, gêné, troublé auprès d'elle.

Le jour de la cérémonie arriva.

La sage-femme portait le poupon dans un fouillis de blancheur, un nuage de dentelles.

Simone avait généreusement fait les choses.

Quant au "compère" il avait dépensé, le pauvre, les six mois de solde de l'arriéré qu'il avait touché pour venir à Beauchamp, et, comme on le pense bien, ce n'était pas grand-chose.

Cette gêne, cette pauvreté n'avait pas été un des moindres chagrins du jeune homme.

Ni Mme de Beauchamp, ni Jacques n'osaient, par délicatesse, offrir de l'argent à Georget, officier et décoré.

Ce fut le docteur Delort qui, devant son embarras, ses soucis, le tira d'affaires.

Il prétendit qu'un vieil usage, tombé quelque peu en désuétude, il est vrai, autorisait et même conseillait de joindre au parrain et à la marraine de l'enfant, des parrain et marraine suppléants.

M. Delort déclarait très pratique cette vieille coutume et il ajoutait délibérément :

— Je me nomme parrain-adjoint et je choisis Fanchon pour compère.

"Personne n'a d'objections à faire ?

Non, personne n'en présenta. Au contraire, on applaudit à la proposition du bon vieillard dont on devinait les intentions.

Ce lui fut l'occasion de faire apporter des cadeaux pour Fanchon et des caisses de dragées.

— J'en veux jeter à poignées, faisait-il en riant, les polissons en ayant la bouche pleine ne pourront pas crier "à la chienlit" après un vieux parrain tout blanc et tout cassé comme je suis et osant choisir une compère aussi belle que Fanchon ; l'expérience rend diplomate.

Il ajouta en riant lui-même de ses pensées :

— Ma chère Fanchon, vous n'avez jamais vu de diplomates ?

— Monsieur Delort, j'en ai entendu parler comme de personnages très instruits, mais je n'en ai jamais vu.

— Tant mieux pour vous ; ils sont tous aussi vieux et aussi laids que moi !

Georget offrit à Simone le bouquet blanc et la traditionnelle boîte de gants.

Le pauvre garçon était rouge comme un coquelicot.

Simone reçut ces présents avec un grâce aisée à laquelle se mêlait une sorte de reconnaissance attendrie ; elle devinait bien, à la mine embarrassée du jeune homme qu'il avait presque honte de la modicité de ce qu'il offrait.

On se rendit à l'église. Simone, en simple robe blanche, sans bijoux ni dentelles, donnant le bras à Georget.

Elle était ravissante.

Georget — Jacques l'avait prié de le faire — avait endossé son uniforme d'officier de zouaves. Il portait sa décoration.

Les paysans en le voyant sous l'uniforme français, en contemplant la décoration que ce jeune homme de vingt ans portait sur la poitrine, les paysans applaudirent.

Beaucoup, ceux qui avaient été soldats, toussaient en s'essuyant les yeux.

L'uniforme français, la croix d'honneur !

Depuis près d'un an on ne voyait que des uniformes prussiens et des casques à paratonnerre !

M. Delort disait à Jacques :

— Tu as eu une bonne pensée, Jacques, je reconnais là ton grand cœur ; sous son uniforme, Georget est l'égal de tous, sous l'uniforme il n'y a pas de démarcation sociale, de riche ni de pauvre, de noble ou de roturier, c'est le costume égalitaire.

"Georget serait-il prince qu'il ne pourrait être mieux vêtu qu'il ne l'est en ce moment.

Tout le village entra à l'église derrière la famille de Beauchamp, le parrain suppléant et sa compère, ainsi que le disait M. Delort.

Deux domestiques avaient apporté les dragées dans une voiture et les gamins grimpaient sur le marchepied pour lorgner les sacs.

Ils se disaient l'un à l'autre :

— Ce qu'il y en a, mon vieux !

Et cette constatation les mettant en joie, ils s'envoyaient des taloches et se roulaient dans la poussière comme des passeraux.

L'abbé Pierre s'avança sur le seuil de l'église pour saluer Mme de Beauchamp et la précéder, elle et les siens, aux fonts baptismaux.

L'enfant fut appelé Simone-Georgette.

Simone-Georgette cria très fort lorsqu'on lui versa de l'eau sur la tête. Elle fit la grimace lorsqu'on lui mit du sel sur la langue.

La sage-femme lui remit ses petits bonnets et Simone-Georgette se rendormit.

Le curé mit la main de Simone dans celle de Georget et les leur fit élever au-dessus de la tête du bébé.

En sentant les doigts fuselés de Simone s'appuyer doucement sur les siens, Georget sentit une bouffée de sang lui monter au visage, son cœur battit à grands coups.

Il balbutia les prières et les réponses liturgiques.

— Comme il bafouille, remarqua M. Delort.

Il dit à l'oreille de Jacques :

— Il sait mieux manier l'épée que le latin, heureusement que Simone est là pour réciter ces patenôtres.

— Voulez-vous bien vous taire, vieux mécréant, répondait Jacques sur le même ton.

A l'issue de la cérémonie, parrains et marraines montèrent dans des voitures découvertes où des domestiques apportèrent d'énormes sacs de dragées où M. Delort et Georget fouillaient avec entrain et mitraillaient les gamins qui se culbutaient sous cette grêle sucrée.

Mme de Beauchamp et Jacques offraient des boîtes de dragées au curé, à la sage-femme, aux paysans qui se pressaient autour d'elle.

Elle en fit porter une plus grande que les autres à la mère de l'enfant et une petite bourse contenant quelques pièces d'or.

Enfin, donnant le bras à Jacques, on regagna le château.

.
Trois mois se sont écoulés. Les arbres commencent à se dépouiller de leurs feuilles.

Des brouillards épais s'élèvent au-dessus de la rivière et voilent ses berges de grises nuées flottant comme de lourdes étoffes, se déchirant aux branches, se déchiquetant dans l'âpre vent d'automne.

Les feuilles jaunies couvrent les sentiers et crient sous les pas.

Simone et Georget se promènent à pas lents dans le parc mélancolisé par la perte de sa riche parure d'été.

Les deux jeunes gens sont silencieux ; à peine, de temps à autre, échangent-ils quelques paroles qui se perdent dans le bruit du vent soulevant des tourbillons de feuilles mortes.

Dans quelques jours, Georget va rejoindre son régiment.

Il ne verra plus Simone.

A cette pensée son cœur se serre.

Depuis trois mois qu'il vit chaque jour auprès d'elle, respirant l'air qu'elle respire, que ses regards rencontrent les regards de la jeune fille, il est enivré d'amour !

Chaque jour, sa passion a fait des progrès. Chaque jour, Simone lui a paru plus belle. Chaque jour il lui a découvert une qualité nouvelle !

Il n'a pas osé lui déclarer son amour ? A-t-il su le lui cacher ?

Georget le croit.

Si elle l'avait deviné, serait-elle aussi simplement amicale avec lui ? Ou elle aurait encouragé cet amour, ou elle lui aurait fait comprendre qu'elle ne pouvait le partager !

Rien, pas un mot qui lui eût permis de penser que Simone devinait ses sentiments et qu'elle l'autorisait à les lui exprimer.

Rien, non plus, lui interdisant d'espérer.

Combien de fois ne résolut-il pas de parler, de se déclarer !

Jamais il ne l'avait osé !

Et dans quelques jours il allait s'éloigner, ne plus jamais la revoir, peut-être.

En son absence, un autre plus hardi ne lui ravirait-il pas celle sans laquelle, désormais, sa vie était sans but, sans laquelle il n'aurait plus qu'à attendre l'occasion de se faire tuer pour la France.

Puis, il se disait qu'il était honteux de se taire, que cela était une lâcheté.

Il parlerait donc !

Vingt fois, les pensées qui emplissaient son esprit, qui faisaient battre son cœur lui venaient aux lèvres, vingt fois sa timidité les refoula au plus profond de lui-même.

Cette fois, il n'y avait pas à reculer, aujourd'hui même il parlerait !

Peut-être, avant son départ, n'aurait-il plus l'occasion de se trouver seul avec Simone.